

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 88

Artikel: Avant le christianisme
Autor: Martin, J
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-249007>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

Avant le christianisme

Le mépris de la vie humaine en était venu pour un grand nombre à ne plus même la respecter ni en soi ni chez ses proches. D'où la fréquence du suicide et de la mort violente de ceux qui au gré de leurs enfants dénaturés, tardaient trop à leur laisser leur héritage. Aussi l'impatience du fils de posséder la succession paternelle, était-elle devenue proverbiale. Un auteur latin Stace, ne peut assez témoigner son admiration pour un fils qu'il a rencontré un jour, regrettant sincèrement la mort de son père. Un autre auteur nous dit que pour chacun à son époque, son intérêt propre lui est son père, son frère, sa famille, sa patrie, son dieu. Et si nous ouvrons les annales des guerres civiles et des proscriptions, nous verrions à maintes reprises, le vainqueur à la tête de son armée avoir bien soin par des vues particulièrement intéressées d'héritage, de faire comprendre dans le massacre ordonné à ses soldats, ses proches parents, frères, sœurs, beaux-frères, nièces, neveux. Quant au suicide, il était honorable, et trouvait donc non seulement grâce, mais faveur devant l'opinion. Aussi à l'époque de l'empire avait-il tourné en une sorte de manie, en une sorte de maladie contagieuse qui avait de proche en proche gagné toutes les classes. Les prétextes les plus futiles devenaient motif suffisant parfois à s'ôter la vie. Survenait-il dans son existence une difficulté un peu grave, un chagrin, une contrariété quelque peu vive, le suicide se présentait aussitôt comme l'heureux moyen d'y échapper. Mais pour le coup on n'eût plus pré-

té beaucoup de sens et de raison au malade, qui se sentant atteint d'une maladie douloureuse et mortelle, n'eût pas, pour en finir plus tôt, terminé ses jours de cette estimable façon. Toutes les philosophies florissantes d'alors, lesquelles n'étaient pas sans quelque action sur l'élite de la société, proclamaient de concert et à l'envi, l'excellence du suicide. Le stoïcisme y voyait même pour l'homme une véritable supériorité sur les dieux mêmes qui dans leur impuissance à quitter la vie, lui devaient sans doute envier ce privilège. Il y avait aussi les suicides commandés. C'était un pouvoir du reste qui demeurerait toujours dans les attributions du maître vis-à-vis de ses esclaves. Et l'histoire qui est loin de nous citer tous les cas, n'est point sans nous fournir pourtant nombre de faits de ce genre. Parfois c'était un mari qui signifiât cet ordre barbare à sa femme. C'était également un ordre n'admettant point de délai que les Césars ont maintes fois intimé jusque dans leurs festins à des citoyens importants afin généralement de s'emparer de leurs richesses.

Si maintenant comme également trait de mœurs des temps avant le christianisme, nous jetons un coup d'œil rapide sur les guerres qui se faisaient alors, nous verrions si vraiment le caractère n'en était pas odieux, abominable. L'extermination des vaincus qui se pratiquait en ces guerres était parfois si complète, si absolue, que tous, jusqu'aux vieillards, femmes et enfants, étaient indistinctement passés au fil de l'épée. Leurs villes étaient détruites et rasées à ce point qu'on y passait ensuite la charrue. Puis dans les sillons ouverts sur le territoire de leur emplacement, on semait du sel en signe de malédiction. Ce n'est qu'à travers des

guerres de cette sorte que les Romains étendirent tout d'abord leur domination en Italie. M. Fustel-de Coulanges dans sa *Cité antique*, nous dit que le seul Latium (Italie) comptait primitivement quarante quatre peuples divers qui furent de cette abominable façon exterminés par les Romains. Que d'autres peuples dans le midi et le nord de l'Italie tels que les Osques, les Etrusques, les Ligures, les Volsques etc., furent encore par eux détruits si radicalement que les langues différentes qu'ils parlaient, ne laissèrent de trace dans aucun idiome. A part quelques vases étrusques sauvés à la faveur du pillage, aucune trace également de leurs mœurs et de leurs coutumes n'est demeurée dans l'histoire. C'est assez dire que la destruction que subirent ces peuples, fut profonde et absolue. Les Mrais Pontins, qui par l'exhalaison de leurs miasmes pestilentiels, portèrent tant de fois le ravage de la mort au sein des populations voisines, et dont les multiples tentatives d'assainissement, coûtèrent tant de rudes travaux aux papes du moyen-âge et des temps modernes, jusqu'à Pie IX lui-même, étaient primitivement une plaine riant, portant sur son sol fertile, vingt trois villes florissantes.

Tombées sous l'épée victorieuse des Romains, ces villes furent détruites, et leur territoire submergé sous les eaux de la mer dont l'inondèrent les vainqueurs. Ces eaux s'infiltrant en effet à de grandes profondeurs dans cette terre perméable en firent au bout d'un certain temps ces marais rebelles depuis lors à tous les efforts de l'homme. Le grave et honnête Tacite nous raconte sans un mot de blâme et de compassion que l'armée romaine tombant à l'improviste sur les Mares endormies, les égor-

Feuilleton du Pays du Dimanche 9

L'anneau d'argent

Puis toutes deux plièrent jupon et robe de soie, corsage étroit et fichu de mousseline, rubans et coiffure de la grande dame, et les placèrent dans le coffre antique, à la place des vêtements de la jeune religieuse.

La toilette finie, Segonde joignit les mains, écarquillant ses petits yeux, plissant ses rides comme l'ouverture d'un vieux sac.

— Ah ! Seigneur ! êtes-vous encore plus « gente » comme ça ! C'est que c'est que d'être noble !

La marquise se regarda dans le petit miroir cerclé d'argent ciselé qu'elle portait toujours avec elle. Malgré son chagrin, elle sourit à ce visage charmant, qui prenait sous cet accoutrement rustique une sorte de grâce monacale, lui donnant un attrait de plus.

Il lui plaisait d'être belle, parce que son mari aimait sa beauté ; elle n'y avait nul orgueil, mais seulement la joie d'être aimée de lui pour ce don comme pour les qualités de son âme si haute et si belle aussi.

— Maintenant, que dois-je faire, ma bonne mère ?

La Segonde répondit avec ce mélange de respect et de familiarité patriarcale qui était l'un des caractères du paysan vendéen d'alors :

— Eh bien, Dame, si vous voulez, vous serez censément une parente à nous, la fille d'une cousine, que j'ai fait venir pour m'aider ; étant vieille et fatiguée, j'ai besoin d'avoir une jeunesse près de moi. Mais, pour s'il venait quelqu'un du village, et surtout les jours où le gars à la mère Guite vient en journée pour travailler avec mon homme, faudra bien que madame la marquise tâche de faire pour le mieux, tout comme si c'était une vérité.

— Bien volontiers, mère Segonde, je suis très adroite de mes mains, et je saurai très bien faire mon ouvrage, quand vous m'aurez montré ma tâche.

— Son ouvrage ! Seigneur Dieu, madame la marquise !

— Ah ! ma bonne Fauchard, ne m'appellez plus jamais ainsi ! Ce mot vous échapperait en présence de quelqu'un, et tout serait perdu. Je suis à partir de ce moment, votre nièce Victorine — la Victorine : c'est mon nom, et je veux le conserver, afin d'y répondre sans distraction. Tutoyez-moi donc, commandez-moi, grondez-moi devant le monde, sans vous gêner, et je vous promets que je jouerai mon rôle, que je soutiendrai mon personnage en perfection.

— C'est vrai, madame la... Aïe ! c'est vrai, ma Victorine, ma chère nièce, ajouta-t-elle avec un effort presque comique. Faut bien, pour votre sûreté ; tous ne sont pas, comme mon homme et moi, dévoués de nos pauvres vieux corps et âmes au général et à la bonne cause du roi et de la religion. Mais !... qu'est-ce que je vois !...

— Où donc, ma bonne mère ?

— Eh ! ces petites mains blanchettes comme un agneau de deux jours ! Je pourrai bien dire que ma nièce arrive de la ville, mais tout de